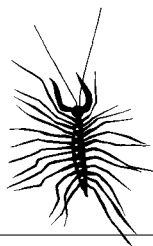


Absolution



AU DIABLE VAUVERT

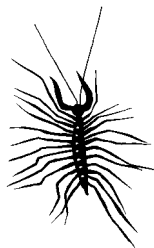
Jeff VanderMeer

Absolution

Un roman du Rempart Sud

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par GILLES GOULLET



Du même auteur au Diable vauvert

ANNIHILATION, roman

AUTORITÉ, roman

ACCEPTATION, roman

BORNE, roman

LA CITÉ DES SAINTS ET DES FOUS, O.L.N.I.

ASTRONAUTES MORTS, roman

ISBN: 979-10-307-0739-7

Titre original: ABSOLUTION

© VanderMeer Creative, Inc., 2024. Published by arrangement with MCD,
an imprint of Farrar, Straus and Giroux, New York.

© Éditions Au diable vauvert, 2025, pour la traduction française.

© Andy Marlowe, 2024, pour les illustrations.

Au diable vauvert

www.audiable.com

Pour Ann

« Il y aura un feu qui connaît ton nom. »

Sommaire

DEAD TOWN

001 : Les biologistes.....	15
002 : La Cavalerie.....	17
003 : Deads Town.....	25
004 : Le Gredin	29
005 : La visitation.....	33
006 : Le groupe électrogène	41
007 : Les mystères.....	47
008 : Visiteurs nocturnes	52
009 : Horde	55
010 : Intensification.....	59
011 : La tuerie	66
012 : Prairie morte.....	73
013 : Claque clac clac	85

LA FAUSSE FILLE

Immolation

000 : gnitsohG eL.....	97
00A = ¶r2 : esitnah aL	110
00N: 301356.7048LIXE893746.2036L.....	124

Initiation

003 : Dossier en feu	133
----------------------------	-----

004: Le cadeau malvenu.....	146
005: Statues de sel.....	155
006: Écraser les touches.....	163
007: L'incident du Millepattes de Maison.....	172
008: Messagerie à distance.....	181
009: Punks éclairés au gaz	192
010: Un fantôme par son souffle enflammé	202

Intégration

011: Le patriote.....	217
012: Old Decomp.....	227
013: Séparation des ingrédients	243
014: Tout chagrin.....	250
015: La main de singe	263

Dissolution

016: L'eau vit ici.....	275
017: Rien ne trace	282
018: Les morts	288
019: Incapacité à faire face	298
020: Nuit sans fin.....	302

Immersion

021: Empilement des chaises.....	325
022: Vétérans des guerres parapsychiques	329
023: Le Commandant de Nuit.....	339
024: La terreur	349
025: Pas de Dieu ici sur Terre	359
026: Le son et le signal.....	363

LE PREMIER ET LE DERNIER

1=Baise ce poulet

Amour et <i>glory holes</i>	371
Purins de bœufs à cornichons.....	375
Galonnés hantés	380
Appel de sévice	386
Nichon sans raison	395

Le bouton d'arrêt.....	400
Poisson-globe inversé.....	407
ɾəɭuoq əɭ	411
niatuPPutain	416
2=Jack s'astique le phare	
Il y en aura parmi nous qui seront des reines.....	427
Décomptes de calories	435
Jack-dans-la-boîte	442
Festival de chonnards de talkies-walkies hantés	452
Slissi-mimi riki-ziki.....	465
Plage d'os durs, destroy de la mort	475
3=Les villes mortes	
Pas assez de saloperies dans les barils	489
La mue se remue.....	492
Tyran pour l'effroi du roi	502
Langues de rosse	507
Dépotoir du village.....	516
Deux hommes dans une putain d'espèce de bateau	525
Troisième peau.....	530
Remerciements.....	535
Remerciements particuliers.....	539
Crédits de traduction.....	541

DEAD TOWN

Vingt ans avant la Zone X



001 : Les biologistes

Autrefois, dit-on, il y eut des biologistes sur la Côte oubliée, en si grand nombre que le sol trembla suite à leur passage. Des hommes et des femmes empressés qui, sans crier gare, arpentèrent le terrain en conquérants, envoyés par le gouvernement et dont le moyen de financement prenait la forme de lingots d'or enterrés qui ne pouvaient ni se décomposer ni se dévaluer, contrairement à l'argent conservé dans les banques. C'est pourquoi, affirmaient les complotistes au Bar du Village, les biologistes arrivaient si voûtés et si pesants. Leurs sacs n'étaient pas remplis de matériel et de nourriture, mais d'or.

On disait que la ou les forces les ayant expédiés sur la Côte oubliée les voulaient affranchis du troc, isolés, libérés de la responsabilité de se comporter en bons voisins, sans laquelle la Côte oubliée n'aurait pas tenu si longtemps.

Qu'ils avaient été *complices*, conscients de leur rôle, qui était important, croyait le Vieux Jim. Il fallait qu'ils aient été complices pour que les gens puissent continuer à raconter l'histoire au Bar du Village. S'ils ne l'avaient pas été, la raconter signifiait que tôt ou tard, elle se retournerait contre son narrateur et le condamnerait.

Durant leurs premières explorations, les biologistes, gantés de jaune, procédèrent à une série de rituels toujours plus

ésotériques. En arrachant avec précision et minutie dans les vasières des touffes d'herbes indigènes dont ils introduisirent des bribes dans des flacons à l'aide de pinces à épiler. En fourrant des morceaux d'écorce tachetée de lichen dans de minuscules coffrets métalliques. Des bocaux gros ou petits leur permettaient de prélever des échantillons d'espèces aquatiques étranges du genre écrevisses ou tritons difformes.

La nuit, ils dormaient dans des sacs de couchage de l'ère spatiale qui ressemblaient par moments à l'avant-garde d'une invasion extraterrestre : des cocons argentés scintillants qui contrastaient avec le vert foncé des îles arborées, le lavis doré des roseaux et le gris-brun terne de la boue de la rivière, grêlée par les trous des crabes violonistes.

La décision d'effectuer une première reconnaissance et, plus tard, de bivouaquer à l'intérieur des terres venait de quelqu'un de plus haut placé. Quelqu'un qui n'était pas sur place et qui estimait que s'établir en permanence sur la plage « reviendrait à se donner en spectacle », d'après le journal d'un des biologistes.

(Le journal en question, retrouvé, avait subi l'attaque de scarabées et de pourriture, et dans leurs saisissantes nuances de vert, les marques d'eau ressemblaient davantage à des traces laissées par les marées : on aurait dit un objet exposé dans un musée. Le Vieux Jim avait plus d'une fois passé la main sur la rugosité de ce faux littoral en lisant les vestiges de signes au crayon, avant, assez curieusement, de penser à la contamination et de remettre le journal en place.)

Aucun des habitants n'obtint jamais de réponse claire sur la raison de l'envoi des biologistes, apprit le Vieux Jim grâce aux dossiers, car ordre avait été donné de ne jamais apporter de réponse claire à « ces gens-là ». Mais peut-être n'était-ce de toute manière d'aucune importance, la plupart des habitants considérant depuis toujours le gouvernement comme une hydre tentaculaire. La réponse « esquive »,

comme l'appela l'un d'eux, ne fit que renforcer le soupçon de toujours, le désir couvant à jamais en eux : qu'on les laisse tranquilles, qu'on les laisse à on ne savait quel état de dissolution, de décomposition, ou, oui, de paix auquel ils aspiraient dans cet endroit sauvage et magnifique.

Dans les transcriptions, Grand Gars Mince – un habitant mince et rachitique de vingt ans qui semblait à première vue faire brillamment carrière dans le vol d'enjoleurs et la chasse au cerf hors saison – affirmait nombre de choses sur les biologistes. Par exemple qu'il en avait vu un « bondir à la verticale et capturer une libellule avec les dents », et ce, en faisant preuve d'une telle délicatesse que l'insecte fut recraché indemne par l'agile scientifique dans un bocal, où, ne sachant trop ce qui venait de lui arriver, il vibra au point de ressembler à une émeraude floue et troublée.

Déjà, presque dès le début, les biologistes passaient aux yeux des habitants du statut d'humains à celui d'êtres mystérieux. Un jour, empruntant un sentier parsemé de mauvaises herbes de la Côte oubliée, un habitant en aperçut un du coin de l'œil et se demanda ce qu'il avait vu.

Rien de ce qui arriva ensuite ne changea fondamentalement l'opinion des gens, pour autant que le Vieux Jim put en juger.

002 : La Cavalerie

En plus de matériel et de provisions, les biologistes avaient apporté sur la Côte oubliée une sorte de fardeau, qu'ils se préparèrent avec soulagement à remettre en liberté dans les marais avant d'établir un camp de base.

Que ce fardeau leur ait été imposé transparaissait dans la manière dont ils parlaient du processus de transport de leurs encombrants sujets jusqu'au site de remise en liberté. Ils présentaient sur ce point précis une certaine affinité avec les habitants, en ce sens qu'ils ignoraient comment il leur avait été imposé, malgré les documents joints, apparemment issus d'universités commanditaires.

« On était impatients d'être libres de mener nos explorations générales », dit la Cheffe d'équipe 1, tandis que la Cheffe d'équipe 2 faisait remarquer que « la mégafaune attire toujours l'attention des revues, mais je préférerais observer les forteresses de bulles des écrevisses sur les vasières, vu le peu que nous savons sur leurs méthodes ».

Car, la semaine de leur arrivée sur la Côte oubliée, les biologistes allaient libérer dans les écosystèmes locaux les alligators qu'ils avaient fait venir de cent cinquante kilomètres plus au sud. Les habitants ne l'apprendraient pas avant plusieurs semaines, pour des raisons qui échappaient au Vieux Jim. Et quand ils l'apprirent, le shérif du comté alla rendre visite à l'expédition, qui s'en sortit sans la moindre contravention, ou même mise en garde, pour la seule et unique raison qu'elle lui présenta alors tout un éventail d'autorisations fédérales. Ou, comme le formula Grand Gars Mince, « Piquants sortis, les gars. Les biologistes ont sorti les piquants à propos de ces alligators. »

Mais l'expérience soulevait chez les habitants une objection plus importante, plus terre à terre que la manière dont elle leur avait été cachée.

« Il doit y avoir dix mille alligators dans le coin, déjà, s'étonna Bateau Ivre, l'ami de Grand Gars Mince, quand la nouvelle se répandit enfin. Il doit y avoir cent millions d'alligators dans le coin. Déjà. »

« Bateau Ivre » était le surnom donné par Grand Gars Mince au poète alcoolique résident du Bar du Village, un

homme de lettres qui ne dédaignait pas de se livrer à un peu de braconnage nocturne avec une lampe de poche et, surtout, une arme de poing. (Le Vieux Jim avait déjà pris connaissance du dossier de Grand Gars Mince, à ce moment-là, aussi ce clin d'œil à un obscur poète français ne fut pas une surprise pour lui. Contrairement aux apparences, Grand Gars Mince était allé à l'université, où il avait surtout étudié la littérature, avant d'en repartir faute de moyens financiers.)

Pour ce qu'en savaient les biologistes, les quatre gros alligators de quinze ans avaient été capturés à l'état sauvage. Mais en marge des dossiers, là où souvent apparaît une vérité différente, le Vieux Jim lut quelques mots leur donnant une autre origine. Trois avaient été recueillis de manière fortuite dans des zoos amateurs et le quatrième – la plus grosse femelle, « nom de code Smaug » – provenait d'une expérience précédente de Central. Il n'existait pas d'universités commanditaires.

À l'endroit où on allait les relâcher, on équipa les alligators – encore sous anesthésie – d'un harnais souple réglable qui, selon les notes de l'expérience, « était assez serré pour rester en place et assez flexible pour ne pas les blesser. » Un câble fin mais résistant gainé de caoutchouc le reliait à un récepteur radio enfermé dans une turbine, le tout étant fixé à un flotteur. Une fois la batterie vide, le traceur serait alimenté par la turbine, qu'actionneraient les mouvements du reptile dans l'eau, le vent prenant le relais lors des imprévisibles fois où il se hisserait sur la terre ferme.

Un des objectifs déclarés consistait à tester sur le terrain des équipements de pointe, alors que le but principal consistait uniquement à vérifier si les alligators, passant par les zones humides et les cours d'eau interconnectés, regagnaient leur habitat précédent. Comment, dans ce cas, les corps appréhendaient-ils le paysage? Comment les esprits

s'épanouissaient-ils ou s'étiolaient-ils, toujours à l'écoute d'une fréquence lointaine?

« En d'autres termes, ces reptiles pourraient-ils être réintroduits dans des zones de pénurie afin d'y rester? » demanda la Cheffe d'équipe 1, en paraphrasant la présentation qu'on leur avait imposée, elle-même une sorte de « couverture ». « Quel genre de fidélité au site a un tel animal? Dans un nouvel environnement, quels facteurs de stress pourraient susciter cette fidélité au site? Faudrait-il qu'en plus de ce qu'on pourrait appeler des adaptations "normales" se produisent ce qu'on pourrait qualifier de "mutations culturelles"? »

Pour le Vieux Jim, cela laissait supposer une vie de l'esprit qu'il trouvait dérangement, mais la seule mention manuscrite de Central en marge de la transcription indiquait que les Cheffes d'équipe 1 et 2 avaient établi entre elles « un lien étroit » durant leur entraînement.

Information forcément dénuée de toute importance, pas vrai?

Certains au Village donneraient plus tard aux quatre alligators le nom de Cavalerie, malgré ce qui se produisit ensuite. Dans l'imagination débridée et toujours vive de la Côte oubliée, la Cavalerie resta à jamais, continua à errer dans les marais et marécages. À ne pas uniquement vivre dans les mémoires – chérie mais redoutée, à tel point que dans les années qui suivirent, de nombreux « incidents » inexplicables furent attribués à « la Cavalerie », peut-être pour se rassurer.

Le jour de la remise en liberté, les biologistes se rassemblèrent sur un remblai surélevé au bord d'un lac qui alimentait un marécage côté terres et un marais côté mer, un endroit liminal contenant une sorte d'eau douce saumâtre, ni une chose ni l'autre.

Le temps était clair et venteux, des hirondelles bicolores traversaient comme des flèches le ciel d'un bleu éclatant. Après les avoir équipés de leur matériel, on avait enfermé les reptiles drogués dans ce qui ressemblait à d'immenses glacières tout en longueur, fermées sur le dessus par du grillage amovible et munies de portes pliantes à l'avant. Rien dans les comptes rendus officiels de l'expédition ne laissait penser à des erreurs ou à des faux pas durant cette remise en liberté, mais la Cheffe d'équipe 2 écrirait plus tard dans son journal que « L'instant semblait tendu, lourd, d'une importance démesurée par rapport au véritable objectif de l'opération ».

Sans doute les Cheffes d'équipe 1 et 2 ne la jugèrent-elles pas assez importante pour l'enregistrer en vidéo, dans le contexte de leur autre travail. L'infirmier de l'équipe fit allusion à « des photographies », introuvables dans les archives de Central. De toute manière, quelqu'un avait caché en secret à cet endroit une caméra de surveillance à l'image granuleuse, et plus précieux encore, les journaux des biologistes permirent une reconstitution a priori exacte.

Le seul animal pour lequel l'opération se déroula sans encombre, car le harnais ne le gêna en rien, fut celui appelé auparavant Smaug, mais rebaptisé la Tyranne sur l'insistance de la Cheffe d'équipe 2. La Tyranne courut-ondula jusqu'à l'eau dans laquelle ses trois mètres disparurent presque aussitôt, comme si c'était un portail tout autant qu'une bienheureuse libération.

Firestorm suivit non sans quelques complications de timing entre l'ajustement final du harnais et le déblocage du mécanisme de la porte par l'intermédiaire d'un « cintre en fil de fer déconstruit » – ces opérations « 1 suivi par 2 » se produisant, pour autant que le Vieux Jim put en juger, exactement au même instant, de sorte qu'il y avait eu possibilité de désastre, malgré le succès – et la disparition

du reptile dans l'eau fut si immédiate qu'il n'en voulut pas aux biologistes de ressentir du soulagement.

Qui pourrait reprocher à ceux-ci de ne pas connaître l'univers alternatif dans lequel Firestorm s'était libéré, avait ravagé des corps jusqu'à ce que le sang en jaillisse et s'étale par vagues sur la boue des berges ? Il y eut pourtant bel et bien du sang, « quelques coupures superficielles, soignées sur place ». L'Infirmier, cité dans le rapport officiel.

Le Vieux Jim remarqua aussi, en marge des registres de l'Infirmier, une note manuscrite selon laquelle « toutes les mesures envisageables ont été prises, mais rien n'y a fait ». L'encre était d'une couleur différente de celle de la page, aussi se pouvait-il que cette annotation ait été ajoutée bien plus tard et que l'Infirmier, paniqué par la catastrophe en cours durant cette époque à venir... se soit trompé de page en l'écrivant.

Battlebee et Sergeant Rocker ne s'en sortirent pas aussi bien. Le premier refusa de quitter sa pseudo-glacière, l'air désorienté, et malgré toutes les précautions, le second s'empêtra dans son harnais au point qu'il fallut le mettre sous tranquilisants et le repréparer en vue d'une nouvelle tentative de libération plus tard dans l'après-midi, à un moment où il se trouvait que la plupart des membres de l'expédition avaient « bu ».

Mais que cela signifiait-il ? Bu quoi ? S'était-il produit un autre problème ?

Leur démarche ralentie par une anomalie de la bande de surveillance, les biologistes semblèrent avoir chorégraphié une lente retraite, une lente reddition, avant de se rassembler en courant, puis de se disperser de nouveau, par vagues partant sur le remblai dans des directions opposées. Les bonhommes-bâtons, granuleux, paraissaient minuscules sur l'immense arrière-plan de marécages et de ciel. Sans cette anomalie, le Vieux Jim aurait cru qu'ils fuyaient quelque chose.

Battlebee finit par sortir de scène en entrant dans l'eau. Quant à Sergeant Rocker, il claqua des mâchoires et se lança en biais vers ses sympathisants d'un air si féroce que les biologistes décampèrent de nouveau, même si l'un d'entre eux, le Vieux Jim n'aurait pu dire lequel, tourna autour du reptile en l'appelant d'une manière qui ressemblait à un point absurde à « minou minou minou ! » Ce qui était impossible, non ? (La vidéo s'arrêtait là.)

« Hilarant », avait écrit un ancien analyste de Central en guise de remarque. Mais ce n'était pas hilarant. Cet incident ainsi que l'absorption de boissons lui paraissaient alarmants, ne pas correspondre à la discipline attendue aux débuts d'une expédition scientifique. La quantité de textes consacrés à l'expérience sur les alligators dans les archives lui inspirait aussi de la méfiance. Elle dénotait un niveau croissant de circonspection, comme s'il regardait dans la brume qui recouvrait l'eau noire d'un marécage tout en continuant de glisser toujours plus avant, incapable de voir ce qui se trouvait d'un côté et de l'autre.

Mais il y avait aussi l'assurance, la confiance, dans les récits des biologistes comme remède pour calmer les soupçons. Parce que Sergeant Rocker était lui aussi allé disparaître dans l'eau, tandis que les scientifiques recouraient à leur équipement de pistage pour s'assurer qu'ils pourraient suivre les alligators dans leurs nouvelles vies.

La Tyranne se tint à l'écart, ses congénères restant un temps tout près les uns des autres. Aucun, du moins durant la nuit, ne sembla vouloir quitter les lieux, et le quatrième jour, la Cheffe d'équipe 1 chargea le moins expérimenté des scientifiques présents d'effectuer le suivi de l'animal, ce qui pouvait vouloir dire l'observer en train de se prélasser toute la journée dans une seule et même étendue de boue.

Le sixième jour, ils découvrirent la patte avant de Firestorm, entourée du câble du flotteur, bien en évidence

sur un banc de boue couvert de profondes empreintes de bottes, sans doute celles de braconniers. Il y avait, écrivit une biologiste, « un peu de bathos ou de pathos dans la pâleur de cette patte, absorbée dans la preuve de notre expérience, perdue si loin de chez elle. J'ai pleuré une heure, mais je ne sais pas si c'était une réaction appropriée ».

(Non, aux yeux du Vieux Jim, qui pourtant pleurait lui-même à des heures indues, pour des raisons personnelles, en bas dans les archives de Central.)

Battlebee réapparut morte, gonflée et blanche, et il lui manquait un morceau arraché post-mortem par on ne sait quel animal, peut-être Sergeant Rocker, trop affecté, supposait-on, par le stress et l'anesthésique. L'autopsie révéla la présence dans son estomac de poissons, d'une tortue, de boue et, inexplicablement, d'une tasse à thé brisée.

Elle était de plus pleine, « fait qui nous a surpris, puisque ses papiers l'identifiaient comme mâle », écrivit la Cheffe d'équipe 2 dans une atmosphère de confusion générale : « À vrai dire, je ne me rappelle plus quand nous avons entrepris ce projet, quand nous avons fait la connaissance de ces sujets. Il règne ici une chaleur épouvantable. »

Sergeant Rocker se retira du projet en abandonnant son harnais dans l'eau non loin de la tente de la Cheffe d'équipe 1, signe, comme elle le nota de façon ridicule, d'« une politesse de la part de Sergeant Rocker, en phase avec sa personnalité au moment où je le connaissais le mieux. Sa perte me touche bien plus que je ne m'y attendais ».

Ce sentimentalisme envers un alligator considéré seulement quelques jours plus tôt comme une obligation subie préoccupa le Vieux Jim, sans toutefois qu'il comprenne pourquoi. Il ne comprenait pas non plus pourquoi l'expérience sur les alligators se retrouvait qualifiée d'immense succès dans les rapports des biologistes, qui y firent même référence avec une sorte de magnifique nostalgie dévorante

quand la mission commença à tourner à l'aigre. Le mythe de la compétence, peut-être. Le mythe de la persévérance. Le mythe de l'objectivité.

Peut-être qu'eux comme lui auraient mieux fait de se concentrer sur la manière dont Sergeant Rocker s'était transformé en escapologiste, car le harnais était intact et toujours verrouillé, ne présentant pas la moindre déchirure où que ce soit. Comment alors l'alligator avait-il pu s'échapper? Le Vieux Jim ne cessait de voir, par le biais d'une vidéo défectueuse, les biologistes fuir à toutes jambes le site de remise en liberté, pour se regrouper ensuite dans leur cercle de buveurs.

Il se repassa si souvent cette vidéo qu'elle se transforma en un déconcertant mélange de lumière et d'ombres, de formes, de têtes et de jambes pixélisées et sans corps qui surgissaient, devenaient nettes, puis se fondaient aussitôt dans le passé.

« Toutes les mesures envisageables ont été prises, mais rien n'y a fait. »

Ou bien le résultat était-il exactement celui escompté?

003 : Deads Town

À la fin du printemps, une semaine après la remise en liberté de la Tyranne, les biologistes établirent leur quartier général permanent dans les ruines d'une ville fantôme qui s'était prétendue autrefois chef-lieu de comté. Même dans cette région, peu avare en braconniers, anarchistes et cultivateurs d'herbe, c'était là un endroit à part.

Une vue aérienne aurait à peine permis de voir les ruines des bâtiments sous le couvert des arbres, mais à l'ouest se

trouvait l'extrémité de l'estuaire, à l'est une improbable prairie de fleurs sauvages qui devenait vasières, au sud un autre marais, relié à la mer, et au nord d'impénétrables buissons de mûriers et de palmettos.

L'estuaire contenait Dead Town comme une main ouverte susceptible de se refermer à tout instant.

Les biologistes arrivèrent dans cet endroit à part dans des kayaks, derrière lesquels glissait docilement une embarcation à fond plat chargée de fournitures plus robustes. Une rangée de vieilles automobiles rouillées, semblable à un empilement sur trois niveaux d'imposants scarabées, fit office de comité d'accueil sur la rive boueuse, derrière laquelle un double alignement d'indisciplinés chênes des marais conduisait à la ville.

Même une fois que les biologistes eurent planté non sans ironie un drapeau sur l'hôtel de ville et attaqué à la machette les plus coriaces des plantes grimpantes obstruant la grand-rue, l'expédition ne se sentit pas à son aise. « Dans ces ruines, les bruits des oiseaux sont étouffés et on peine à en déterminer l'origine, avec cette acoustique bizarre. »

Le Vieux Jim se demanda si les biologistes avaient des états d'âme, là, dans la grand-rue. Sur leur mission. Sur leur choix de carrière. Se retrouver dans un endroit aussi délabré, qui s'enfonçait chaque année de deux à trois centimètres dans le sol. Vivre au milieu des intenses cris nocturnes d'insectes et des vicissitudes de murs délabrés.

Tout n'était pas non plus à la hauteur des promesses, dans Dead Town. Un an auparavant, avaient appris les biologistes, un réalisateur avait utilisé la grand-rue comme décor pour un film indépendant, « un délire dû à la fièvre tourné dans la cambrousse », ce qui impliquait un minimum d'électricité disponible. Sauf qu'en réalité, rien ne fonctionnait, les prises étaient corrodées, et ils découvrirent que le groupe électrogène de secours n'était qu'une coquille

vide, l'un d'eux notant que « l'intérieur, vidé, contenait seulement des ballons de baudruche à moitié dégonflés ».

Ce groupe électrogène fut remplacé par un nouveau, livré une semaine plus tard avec du carburant – le tout en provenance d'un site de largage de Central, remarqua le Vieux Jim, le sourcil levé. Entre-temps, les biologistes avaient retiré et jeté les ballons de baudruche qui encombraient l'ancien. Leur présence avait provoqué chez les scientifiques de l'angoisse plutôt que de l'amusement, et aussi un sentiment décrit par l'une d'eux dans son journal comme « une sorte de blague pas drôle ». Pour le Vieux Jim, ces ballons pouaient la provocation.

Mais de la part de qui, cette provocation ? Du destin ? D'un dieu sadique des marais ?

Dès l'arrivée des biologistes dans la ville fantôme, les habitants de la Côte oubliée la rebaptisèrent Dead Town, c'est-à-dire « ville morte », ou « the deads town », « la ville des morts », comme dans « vous êtes morts à mes yeux », d'après une fantasmagorie qu'adorait Bateau Ivre. Les biologistes ne remirent jamais en question ce nom de Dead Town, et s'en servirent presque tout de suite pour désigner l'endroit où ils vivaient.

Peut-être pensaient-ils à une sorte de plaisanterie ironique, peut-être, dans leurs moments d'intimité autour d'un feu de camp trop chaud pour la saison, comprenaient-ils toute l'absurdité de qualifier de mort un endroit si vivant d'insectes, de plantes et de champignons. Peut-être signes et symboles n'avaient-ils aucun pouvoir sur eux.

Ils délimitèrent un périmètre, dressèrent des yourtes de toile blanche au pied des arbres qui bordaient la prairie de fleurs sauvages, allumèrent de grands feux la nuit, trouvèrent de l'eau potable... puis entreprirent de parcourir la zone. En long et en large. Une « espèce invasive » dans une

nouvelle aire de migration, comme le nota, une fois encore, Grand Gars Mince. Qui compara les yourtes à la variété parfum vanille des gâteaux sans farine produits par une boulangerie locale, connue pour la poussiéreuse voie ferrée miniature qui courait en hauteur, près du plafond.

L'installation de ces yourtes indiquait un début d'effondrement, d'après le Vieux Jim. Montrait qu'ils savaient que Dead Town n'était pas le camp de base idéal, malgré les ordres reçus. Toutes avaient été montées à l'endroit où la brise marine rendait son dernier soupir avant de tomber dans une immobilité incubatrice d'humidité, d'insectes de palmettos et de moustiques.

Une rébellion muette qui repoussait les limites de l'autorité, sous prétexte de traiter au plus vite leurs découvertes – pour avoir ces « stations sur le terrain », comme les appelait le rapport officiel, qui fournissaient en réalité aux biologistes une forme de répit physique face à l'environnement.

De traiter ces « découvertes », pour être bel et bien nommées, qui n'étaient que des parties de la Côte oubliée connues depuis des années par ses habitants et n'ayant nul besoin de la formalité des noms tels que les biologistes voulaient leur donner.

Les habitants férus d'ornithologie s'irritèrent de se retrouver, alors qu'ils cherchaient un rare moucherolle vermillon, en train d'observer aux jumelles... ce qui s'avéra être un biologiste à bandana rouge qui les regardait lui-même aux jumelles.

« Ils gênent », affirma Grand Gars Mince sans que cela ne semble vraiment soulever d'objections dans le bar. Des télescopes. Des microscopes. Des capteurs plus perfectionnés et plus profanes qui défiaient l'entendement du Vieux Jim. Des boîtiers métalliques à lumières clignotantes, dans lesquels les biologistes faisaient passer l'eau du marais.

Dans l'intervalle, « instruments bizarres » était devenu synonyme de « gens bizarres » dans les transcriptions du bar – Grand Gars Mince et ses alliés s'opposant à d'autres sur l'*intentionnalité* de tout cela. Une querelle bon enfant, pardonnée par l'intermédiaire de la bière, entre la faction qui voyait les biologistes comme des imbéciles et celle qui les affirmait capables de nuire, d'où le surnom plus explicite de « Gredins ».

Dans l'intervalle, les biologistes s'étaient intégrés à Dead Town, leur destin se liant à celui de Dead Town, comme s'ils n'étaient pas le moins du monde une expédition, mais un avant-poste se préparant à subir l'assaut d'une force inconnue.

004: Le Gredin

Au milieu de tous les débris dans les dossiers, le terme « Gredin » attira l'attention du Vieux Jim, parce que l'idée qu'on se faisait d'un Gredin sur la Côte oubliée n'était pas « une crapule ou une personne malhonnête », mais de manière plus neutre, un paria ou un étranger. Un Gredin, dans le langage du Bar du Village, exigeait une attention particulière, non parce qu'il avait toujours *l'intention* de nuire, mais parce qu'il risquait de ne pas comprendre le mal qu'il causait. Cette ambiguïté dérangeait le Vieux Jim, même s'il comprenait que la Côte oubliée avait toujours été un reliquaire pour les Gredins de tout poil.

Peut-être trouvait-il toutefois pire que « Gredin », pour le Bar du Village, ne soit devenu qu'après l'expédition des biologistes un terme technique à Central, comme si, au

fil du temps, la Côte oubliée avait colonisé les couloirs du pouvoir à l'insu de Central. Où se situait le danger là-dedans, le Vieux Jim n'en savait rien, il sentait juste que c'était dangereux, comme une contre-opération ou un potentiel agent double.

L'étranger qui devint le Gredin, et qui ne voulut pas donner son nom aux habitants, fit son apparition au début de l'été, après l'installation des biologistes à Dead Town. Pour ces gens à la peau tannée par le soleil, il sembla plus blanc que les lapins. Tout comme la translucidité de la peau chez certains geckos révèle la beauté du cœur en train de battre, le visage et les bras de l'homme laissaient croire à une sorte de vulnérabilité. Pour les habitués du Bar du Village, il paraissait si pâle qu'il semblait arriver « avec la plus grande célérité d'une contrée de l'extrême nord », malgré son accent local. Pour le reste, il était d'un physique quelconque.

Il portait un blazer bleu froissé sur une chemise bleu clair qui n'était plus impeccable et dont manquaient les deux boutons du haut, ainsi qu'un pantalon étroit couleur fauve au bout duquel se trouvaient contre toute attente de solides brodequins militaires. Non moins surprenant, vu son allure générale, était son sac à dos couleur camouflage, d'aspect lui aussi militaire. Le blazer sur ses épaules, déchiré au coude, dégageait une impression de fatigue et de défaite.

Au premier coup d'œil, Bateau Ivre le surnomma Sad Sack, mais Grand Gars Mince changea cela en Bad Slack, B.S. en abrégé¹, avant que le collectif s'entende implicitement sur « Gredin », avec un G majuscule.

Il ne dit rien, dressant dans l'embrasure de la porte sa silhouette mince et élancée, et sur ce point, seul le surpassait

1. Sad Sack: Triste Sac, Bad Slack: Vilain Mou. B.S. est aussi l'abréviation de *bullshit*, c'est-à-dire de conneries, foutaises. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

un arboriculteur des environs qui ressemblait à un jockey furieux et grimpait aux arbres comme un écureuil outré. À part que le Gredin n'était pas furieux et ménageait sa jambe gauche. Tout le monde reconnut sa canne comme celle laissée à disposition au début du sentier en boucle qui conduisait au phare.

« Il a fait un bruit, souligna plus tard Bateau Ivre. Une sorte de... de gémissement, mais comme s'il était, eh bien, *soulagé*... et stupéfait. »

Grand Gars Mince répondit n'avoir rien entendu de la sorte, mais Bateau Ivre insista. « Comme quelqu'un de retour chez lui après une longue mission? Mais plus personne ne le connaît. C'était étrange. »

Oui, se dit le Vieux Jim, tout le monde voyait que l'étranger était étrange. Dans ses moments de perplexité, il arrivait à Bateau Ivre de ne pas sembler si poétique, comme s'il s'agissait d'un chapeau fantaisie qu'il portait la plupart du temps et partageait à l'occasion avec Grand Gars Mince.

Quand l'étranger pâle ne prononça que les mots strictement nécessaires à la commande d'une bière, puis alla s'asseoir au fond, le reste de l'assistance mit un peu de temps à recouvrer un certain équilibre.

« Une odeur flottait autour de lui, remarqua Sally, la barmaid, avant de fermer ce soir-là. Pas celle de la mer ou du marais. Plus... électrique. Comme... la brûlure d'un éclair? Je ne sais pas comment la décrire. Genre, si on le touchait, on risquait de se prendre une décharge. »

Personne ne le toucha. Il paraissait intouchable, créait autour de lui une aura d'espace qui ôtait toute envie d'engager la conversation. Mais n'empêchait pas les ragots.

« Il a volé une canne, dit Charlie. Il a volé la canne de la boucle du phare. » Le Jeune Charlie parcourait souvent ce circuit, les jours où il n'était pas à bord de son bateau de pêche.

« Pour lui, ce n'était qu'une canne et il lui en fallait une, de toute manière, on peut en trouver une autre, non ? » dit Bateau Ivre, prenant malgré lui la défense de l'étranger, avec ensuite une camaraderie encore plus alcoolisée et illogique.

Ligne de défense qui sembla accueillie avec scepticisme, ou même par des marmonnements d'une hostilité non voilée parmi ceux qui estimaient que trouver la canne parfaite n'avait en réalité rien d'une tâche facile. Avec toutefois de l'agitation sous-jacente, comme si parler de cela était plus facile qu'affronter d'autres questions sur l'étranger.

Grand Gars Mince intervint alors en le décrivant comme « un magicien au chômage qui cherche à monter un nouveau numéro en se basant sur vous tous ». Un grand geste, répété le lendemain au déjeuner, pour englober l'ensemble du Village, Charlie y compris.

« Un voleur, dit Bateau Ivre. Un qui nous vole du temps et ne parle de rien alors qu'on pourrait discuter de *quelque chose*. »

À quel *quelque chose* faisait-il référence ?

Mais c'est à ce moment-là que, dans le bar, retomba la tension créée par la présence de l'étranger – un simple magicien au chômage –, et pendant deux ou trois jours, aucun des habitants ne lui prêta attention chaque fois qu'il venait s'installer dans le bar en silence avec un verre d'eau.

C'est à ça que servait la Côté oubliée, pas vrai, dirent non sans un certain sentimentalisme Bateau Ivre, Grand Gars Mince et Charlie. « À s'y perdre. À aimer, à vivre, à être tout ce qu'on peut être. »

Ainsi, pour un temps, le Gredin ne fit rien d'autre que devenir le genre de semi-habitué qui s'asseyait discrètement dans la partie sombre du bar, ne parlait guère, buvait une bière ou deux, puis s'en allait. Sans rien dévoiler de lui-même, de sorte que personne ne savait d'où il venait quand il arrivait, ni où il rentrait quand il repartait.

Inoffensif.

Mais le Vieux Jim n'était pas dupe. Il savait que l'étranger était un Gredin et avait tendance à considérer ce Gredin comme une sorte d'agent – quelqu'un qui, dans le langage de Central, en viendrait à signifier le familier qui ne l'est pas, « quelqu'un qui nous connaît mais n'est pas des nôtres ».

Une sorte de formule reliant ce qu'il était à ce qu'était l'espionnage.

Quelqu'un de ce genre-là se déplaçait à contre-courant du schéma des marées, des étoiles, des saisons, et, en ce sens, n'était pas lié par l'idée du Temps tel qu'on le connaissait sur la Côte oubliée.

Quelqu'un de ce genre-là était dangereux.

005 : La visitation

Pour des hommes morts, ou des « Dead », comme on se mit à les appeler au Bar du Village, les biologistes s'arrêtèrent souvent de travailler cet été-là le temps de maudire la chaleur et l'humidité, à la grande surprise des habitants qui les entendaient, tant il s'agissait là d'une réaction humaine. Et que la nuit Bateau Ivre (occupé à des activités non précisées) voie parfois au loin s'agiter les frontales des biologistes, « bien au large, pour ainsi dire », le déconcertait tout autant que si « des lumières féeriques étaient descendues raser la surface des marais ».

Peut-être que pour se distraire de leur situation, les biologistes avaient accéléré leur répertoire de tant de choses vivantes... et multiplié les heures qu'ils consacraient à de telles activités. « Une vaste migration humaine partout sur

Terre », dit Bateau Ivre en sifflant un shot, seule autorité du bar à ce moment-là, Grand Gars Mince étant parti à Bleakersville faire réparer sa voiture. « Contre nature, et sans recours. »

Personne n'en disconvint, car le périmètre s'était élargi presque sans aucune volonté en ce sens. Les biologistes pêchaient au filet de minuscules poissons dans les hauts-fonds. Ils posaient des pièges à filet pour petits animaux sylvestres. À l'aide de fins filets en nylon, ils créaient des zones de capture d'oiseaux chanteurs, et couraient souvent atterrés à la rescousse de ceux qu'ils avaient eux-mêmes mis en danger, car un oiseau chanteur est une terrible malédiction : imprévisible, furieux et facile à blesser.

Comme étaient fragiles ces ailes, ces becs, la tête sur le côté, les petits yeux brillants levés vers les créatures incompréhensibles qui les tenaient délicatement dans leur poing. Les oiseaux venaient de loin au nord, guidés par une connaissance complexe des champs magnétiques et des étoiles. Leurs cerveaux à circonvolutions avaient une densité double de ceux des humains. En moyenne, ils ne vivaient que six ou sept ans.

Au zénith de leurs pouvoirs en ce mois de juillet, les biologistes laissèrent davantage d'empreintes de bottes sur les vasières que les cerfs et les ratons laveurs n'y laissèrent de traces. Les capuchons bleus des fléchettes tranquillisantes devinrent monnaie courante sur le sol, les canettes de bière vides et les cartouches de chasse aussi. Le soleil leur brillait dans le dos, le vent de la mer leur arrivait de face et leurs corps luisaient de sueur, tandis que rires et bonne humeur résonnaient dans la nuit pour mettre un point final à une rude journée de travail... ou en entamer une autre. Leur travail était un rythme et il était un pacte et il se poursuivait sans interruption.

Les biologistes dormaient d'un long et profond sommeil, dans leurs yourtes à l'épreuve des moustiques, et ils ne